

Henri Dénes

L'espoir perdu, retrouvé, perdu, retrouvé...

Roman au style non linéaire



Note de l'auteur de ce livre, mais aussi de :

Venu d'Orient, disparu à Lorient (Le Hongrois errant) ; Les éditions du Phare 2002

La taupographie de l'orthographe (Pensées, arrière-pensées et pensements = pensées compressées) ; Yellow Concept 2012

La femme errante et les randonneurs (sans parler de l'Ange... quel Enjeu !) ; Yellow Concept 2013

The Talking Stones – Les pierres qui parlent (traduction française) de Ian Horton ; Yellow Concept 2013

Meurtres à la Fac des petites lettres (roman noir et très insolite) ; Edilivres 2014 (aux formats papier et numérique (pdf + Epub)

Ce roman est, évidemment, une œuvre de fiction. Les personnages – en dehors de ceux que tout le monde peut (re)connaître grâce à l'étude de l'Histoire – sont le fruit de mon imagination.

Il est vrai, cependant, que mon épouse et moi-même avons été condamnés à quarante-deux mois de prison ferme et à la confiscation de nos biens par le régime totalitaire tchécoslovaque en 1982 qui n'aimait pas les contestataires...

Un grand merci au Haut Commissariat pour les Réfugiés Politiques des Nations Unies pour nous avoir accordé le statut de réfugié politique en 1982 et à la France où nous avons été (accueillis en 1982) naturalisés en 1990 !

Dédié, comme toujours, à Aniko
sans qui je serais perdu dans la vie
ainsi qu'à Arnold et à Cathy
sans qui ma vie n'aurait pas de sens
sans oublier Lola et Jeanne
la joie, le bonheur de nos vieux jours.

I

La naissance de Laura

Elle aurait pu opter pour un autre lieu, un autre moment... si elle avait pu choisir, n'est-ce pas ?

Laura est née le vingt-trois décembre, le tout dernier mois de cette horrible année 1944, en Tchécoslovaquie – par dessus le marché !

Il faisait froid – dehors beaucoup plus qu'à l'intérieur de la maison de ses parents, ce qui n'était pas tellement inhabituel dans ce pays-là où le bois et le charbon ne manquaient pas. En tout cas, pas encore.

La sage-femme, une amie de longue date de la mère de Laura, était arrivée de bonne heure (La parturiente l'avait appelée par téléphone.) et elle avait le temps de tout préparer.

Je vous laisse imaginer les détails : je n'aime pas m'attarder sur la description des faits et des gestes que je n'ai pas l'habitude d'accomplir moi-même. Ce roman ne

sera pas enrichi de données météorologiques, non plus. Je peux mentionner le froid quand ça s'impose – sans préciser s'il faisait moins 13,6 au thermomètre ou si le vent avait forcé ou pas. Je ne parlerai pas des saisons qui passent, non sauf s'il s'agit du « Printemps de Prague » ou de l'hiver de William Shakespeare et de John Steinbeck (the winter of our discontent)... J'aurai, évidemment, le même mépris pour toute description vestimentaire de mes personnages ou de leurs ébats amoureux, laissant l'imagination de mes lecteurs compléter le tableau.

Personne d'autre n'aurait pu téléphoner à la sage-femme. Le père de Laura n'était pas présent. Il avait été emmené quelque part par des hommes en uniforme au début du mois de novembre et n'avait pas donné des signes de vie depuis. Ces choses-là pouvaient facilement arriver à des juifs hongrois et même slovaques dans la partie slovaque du pays sous le gouvernement nationaliste et cléricafasciste de Monseigneur Tiso. La mère de Laura, n'étant pas une juive, restait libre – mais sous surveillance policière : l'épouse d'un juif, quand même ! Une Hongroise, qui plus est !... Les voisins les plus proches habitaient à plusieurs centaines de mètres de cette maison isolée, mais bien située à mi-hauteur de la colline qui surplombait la petite ville appelée Nitra en slovaque ou en tchèque et Nyitra en hongrois (La prononciation, bizarrement, est la même : n+i se prononce en langues slaves comme n+y+i en hongrois.).

Cette ville avait été le théâtre d'une bataille mémorable au début du 18ème siècle entre l'armée du général hongrois Ocskay et les troupes du général autrichien Ocskay. Le général victorieux fit décapiter son frère sur la place centrale d'une ville voisine (Ersekùjvår en hongrois et Nové Zàmky en slovaque).

La mère de Laura avait toujours orthographié le nom de sa ville (d'adoption) Nitra dans ses courriers administratifs et Nyitra quand elle correspondait avec ses parents qui habitaient dans un village de langue – vous devinez, n'est-ce pas ? – au sud-est de la Tchécoslovaquie, au cœur du triangle formé par trois pays : l'Ukraine (qui faisait partie de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques) et la Hongrie complétant le trio. La frontière polonaise se situait un peu plus au nord.

Oublierais-je souligner que la Tchécoslovaquie s'écrira une petite cinquantaine d'années plus tard la Tchéco-slovaquie... pour se diviser aussitôt après en deux pays qui ne s'aimaient plus du tout ? Encore heureux que l'Union européenne était là comme perspective d'avenir, sinon le spectre de la dislocation de la Yougoslavie suivie d'une guerre fratricide aurait pu...

Laura n'était, heureusement pour elle, pas concernée par tout cela et elle n'était pas consciente des difficultés que le destin pouvait lui réserver, non plus. Sa mère en était ravie, sachant parfaitement que la vie n'était pas une longue promenade de santé autour

d'une île paradisiaque. Le bout de chou ne se souciait pas des choses comme la guerre et sa fin proche (On l'espérait, en tout cas !) ni même des personnes comme Klement Gottwald qui – ancien Secrétaire général du Parti communiste tchécoslovaque – devint le président du Conseil en 1946 et élimina de son gouvernement les ministres non communistes en février 1948 (« le coup de Prague »). Il se déclara le Président du pays, accusa (sous le conseil de Moscou où le Soviet Suprême devait considérer la Tchécoslovaquie comme l'une de ses républiques) Rudolf Slánsky, son successeur comme Secrétaire général du Parti communiste tchécoslovaque (1945-1951), d'être le chef honni d'une conspiration sioniste contre l'état et le parti et le fit exécuter en 1952 – tout comme cent soixante dix-huit autres dirigeants et simples militants communistes. Entre ceux-ci, le père de Laura qui était (un miracle !) revenu de son « exil involontaire » très diminué, mais inébranlable dans sa foi dans « le progrès de la société des hommes ».

Laura ne l'avait pas vraiment connu : il passait tout son temps dans les réunions du Parti communiste, voyageant sans cesse entre Nitra, Bratislava et Prague. Sa participation à une mission diplomatique à Paris l'avait placé parmi « les traîtres qui voulaient vendre le pays à des puissances occidentales »... Trois hommes en uniforme (les mêmes qu'en 1944 !) l'avaient emmené à Prague où il fut condamné à la peine de mort et à la confiscation de ses biens...

Laura et sa mère devaient aussitôt quitter leur maison : on l'avait attribuée à un dirigeant local du parti.

Adieu maison, ami(e)s, travail, école ; adieu espoirs ineptes d'une vie meilleure au sein d'une société juste ! La dictature du prolétariat en avait décidé autrement.

La décision qui s'imposait à la mère de Laura était de se réfugier chez ses parents qui ne comprenaient pas du tout ce qui était arrivé à leur gendre, promis à une si belle carrière diplomatique il y avait peu de temps encore. Les parents du père de Laura ne sont pas revenus de leur exil volontaire : ils avaient opté pour un départ vers les Etats-Unis d'Amérique dès l'année fatidique de 1938. Les soubresauts politiques et l'antisémitisme ouvert du Parti communiste tchécoslovaque ne pouvaient pas les inciter à retourner au pays d'où ils s'étaient évadés quand c'était encore possible.

La jeune veuve se retrouva éloignée de son monde de citadine embourgeoisée et dut découvrir la vie des paysans terrorisés par les exactions perpétrées par les Comités chargés de la confiscation de leurs terres et de leurs bêtes, suivie de la collectivisation forcée de tous – et la prison ou même l'exécution des récalcitrants. Laura, qui allait sur ses huit ans, était scolarisée dans l'école primaire nationalisée. Elle ne parlait pas le dialecte local et son intégration ne s'en trouva pas facilitée – d'autant moins que, étant « la fille d'un

traître », elle ne fut pas admise parmi les « iskritchky » (petites étincelles) qui se préparaient pour devenir des « pionniers » qui avaient le droit de porter un foulard rouge (un triangle) autour de leur cou... et qui pouvaient espérer qu'ils seraient plus tard admis parmi les privilégiés du réseau des Jeunes communistes – qui représentaient un soutien indéfectible aux comités chargés de la collectivisation forcée.

La nationalisation de l'industrie, du commerce et de l'artisanat avaient été décrétée dès les premiers jours du gouvernement communiste et les anciens propriétaires étaient tous en exil, en prison, reclassés ouvriers non qualifiés... ou exécutés pour faire peur aux opposants.

Les écoles de langue hongroise s'étaient transformées en écoles de langue... vous devinez, n'est-ce pas ? Laura, étant parfaitement bilingue, ne souffrait pas beaucoup de ce brusque changement – d'autant moins que (« solidarité socialiste internationale » oblige) ces mêmes écoles sont ensuite quand même redevenues des établissements de langue... vous devinez, n'est-ce pas ? Les enseignants de langue slovaque déménageaient une deuxième fois : rares étaient ceux qui étaient capables d'enseigner en hongrois ou qui pouvaient même comprendre un seul mot de la langue parlée par la grande majorité de la population de cette région. Les enseignants hongrois étaient bilingues, mais n'avaient pas l'autorisation d'exercer dans les établissements de langue slovaque. Quelle en était la raison principale ? En